« Que l'en seult balaine clamer ». Commentaire linguistique et traduction au Moyen Âge (XIII^e-XIV^e siècles, Espagne, France)

« Que l'en seult balaine clamer. » Linguistic commentary and translation in the Middle Ages (ca thirteenth to fourteenth centuries, Spain and France)

Irene Salvo García

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/9218>

DOI : 10.4000/medievales.9218

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 97-116

ISBN : 978-2-84292-861-2

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Irene Salvo García, « « Que l'en seult balaine clamer ». Commentaire linguistique et traduction au Moyen Âge (XIII^e-XIV^e siècles, Espagne, France) », *Médiévales* [En ligne], 75 | automne 2018, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/9218> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.9218>

Irene Salvo García

« Que l'en seult balaine clamer » Commentaire linguistique et traduction au Moyen Âge (XIII^e-XIV^e siècles, Espagne, France)¹

L'écriture dans les langues romanes à partir du XII^e siècle est indissociable de la traduction des textes latins. Les traducteurs médiévaux appliquent de nombreuses techniques pour assimiler non seulement le contenu du texte original, mais aussi sa langue. L'Espagne et la France partagent dans les dernières années du XIII^e et le début du XIV^e siècle les premières traductions conservées des *Métamorphoses* d'Ovide en langue romane et leur inclusion dans des œuvres plus larges, la *General estoria* en Castille et l'*Ovide moralisé* en France². La *General estoria* est une immense histoire universelle dont l'édition moderne occupe plus de 6 000 pages. Commandée par le roi Alphonse X de Castille (1221-1284), elle a été élaborée dans le dernier quart du XIII^e siècle (vers 1270-1284). L'*Ovide moralisé*, composé vers 1318-1320, est un poème de 72 000 vers où sont traduits en langue d'oïl, pour la première fois dans une langue romane, les quinze livres des *Métamorphoses*. Aucune de ces deux œuvres ne se cantonne à la traduction des *Métamorphoses*³. Le texte d'Ovide est accompagné de

---

1. Le présent article a été réalisé dans le cadre du projet de recherche individuel Marie Skłodowska-Curie ROMAINE. *Ovid as Historian. The Reception of Classical Mythology in Medieval France and Spain*, ID : 705386.

2. Comme la *General estoria*, l'*Ovide moralisé* n'a qu'une seule édition moderne : ALFONSO EL SABIO, *General estoria*, VI partes (coord. P. SÁNCHEZ-PRieto BORJA, 10 vol., Madrid, 2009, ci-après abrégé *Ge*) et *Ovide moralisé, poème du commencement du quatorzième siècle, publié d'après tous les manuscrits connus*, v. 1-5 (C. DE BOER et al., Amsterdam, 1915-1938). Toutes les citations utilisées dans le présent article proviennent de ces deux éditions.

3. Voir, pour une vision générale de la réception d'Ovide dans la *General estoria*, les travaux suivants : B. BRANCAFORTE éd., *Las « Metamorfosis » y las « Heroidas » en la « General Estoria » de Alfonso el Sabio*, Madison, 1990, et I. SALVO GARCÍA, *Ovidio en la « General estoria » de Alfonso X*, Madrid/Lyon, 2012, thèse de doctorat inédite. Pour l'*Ovide moralisé*, voir la liste bibliographique actualisée proposée par l'équipe OEF, Ovide en Français : [en ligne] : <http://www.rose.uzh.ch/de/forschung/oef/bibliographie.html> [consulté le 12 septembre 2018].

nombreux autres contenus qui constituent un récit d'histoire universelle. Si, dans la *General estoria*, le squelette chronologique et thématique varie entre la Bible, les *Canons chronologiques* d'Eusèbe de Césarée et saint Jérôme et l'*Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur, dans l'*Ovide moralisé*, ce sont les *Métamorphoses* qui déterminent le cadre chronologique au fil duquel s'ajoutent divers éléments mythographiques, historiographiques ou religieux. La différence de quarante ans entre les dates de composition des deux œuvres et l'existence d'un canon médiéval plus ou moins bien défini de textes destinés à l'histoire universelle font que nombre de ces contenus ajoutés à Ovide sont communs, comme les récits sur Thèbes et Troie ou certains éléments tirés de l'*Histoire scolastique*. L'utilisation des *Métamorphoses* comme une source historiographique est liée à l'interprétation évhémériste⁴, morale et allégorique donnée à ses vers dans les commentaires médiévaux depuis le XII^e siècle, qui voient dans cette œuvre un récit universel profane des événements survenus depuis la Genèse jusqu'à l'époque de l'empereur Auguste⁵. La glose élimine le caractère surnaturel des métamorphoses ou d'autres éléments de la narration ovidienne, ce qui permet leur assimilation comme un récit vraisemblable. L'objectif de la glose est, en définitive, de clarifier et d'interpréter le poète selon des critères scolaires et chrétiens qui caractérisent le contexte dans lequel Ovide est lu. Ces gloses sont transmises dans des commentaires indépendants ou copiés dans les marges mêmes des manuscrits du texte d'Ovide. Dans un second temps, la traduction en langue romane va utiliser cette glose et l'assimiler, de sorte que texte et glose sont reçus ensemble. Justement, un des traits les plus évidents que partagent la *General estoria* et l'*Ovide moralisé* est la traduction d'un corpus très proche et de provenance assurément française d'exégèses ovidiennes⁶.

Les commentaires médiévaux à Ovide se composent de divers types de gloses. Les plus longues apportent en général des interprétations ou des résumés mythographiques alors que les plus courtes servent à donner des explications sémantiques ou linguistiques. L'influence de ce type de glose brève est évidente dans la *General estoria* et l'*Ovide moralisé*, tant dans la rédaction de la traduction que dans le choix d'un lexique précis et de ses

4. La doctrine d'Évhémère (III^e siècle av. J.-C.) propose l'interprétation des dieux païens comme des hommes célèbres et puissants qui ont été divinisés après leur mort. Voir J. D. COOKE, « Euhemerism : A Mediaeval Interpretation of Classical Paganism », *Speculum*, 2 (1927), p. 396-410.

5. La réception d'Ovide au Moyen Âge a été l'objet de nombreux et importants travaux. Pour une vision récente et synthétique, voir J. G. CLARK, F. T. COULSON et K. L. MCKINLEY éd., *Ovid in the Middle Ages*, Cambridge, 2011.

6. Voir le chapitre « Le *frayre* de la *General estoria* est-il l'auteur de l'*Ovide moralisé* ? », dans J. ENGELS, *Études sur l'Ovide Moralisé*, Groningen/Batavia, 1945, p. 3-22 ; A. G. SOLALINDE, « La fecha del *Ovide moralisé* », *Revista de Filología Española*, 8 (1921), p. 285-288 ; I. SALVO GARCÍA, « L'Ovide connu par Alphonse X (1221-1284) », *Interfaces*, 3 (2016), p. 200-220.

significations. Outre les définitions héritées de la glose, et peut-être sous leur influence, les traducteurs rédigent des notes et commentaires *ex novo* qui ne sont pas nécessairement associés à une source. Bien que le procédé renvoie par sa structure et sa finalité à celui que présentent les modèles latins, le commentaire acquiert de nouveaux sens dans son énonciation vernaculaire. Cela vient en particulier du fait qu'un tel ajout, associé à un mot concret choisi parmi d'autres, laisse apparaître les connaissances et les interrogations des auteurs, anonymes et très mal connus à ce jour, de la *General estoria* et de l'*Ovide moralisé*. L'étude du commentaire linguistique dont nous pouvons assurer qu'il est original nous ouvre aussi une fenêtre pour observer la méthode du travail mené à bien dans les ateliers, ainsi que la conception que les auteurs avaient des contenus qu'ils traduisaient et inséraient.

Dans les pages suivantes, nous présentons des exemples de commentaires linguistiques, hérités de la glose latine ou que nous considérons comme originaux, dans les traductions en castillan et en français des livres III à IV des *Métamorphoses*⁷. La traduction presque complète de ces deux livres est insérée en continu dans la *General estoria*⁸, ce qui permet une comparaison des pratiques de traductions plus systématique que dans d'autres parties. Pour cet article, le corpus est limité aux fragments qui traitent de noms mythologiques, végétaux et animaux, qui sont souvent des clés pour la compréhension et l'interprétation des métamorphoses physiques. L'analyse est menée suivant une méthode comparative, d'abord entre le texte et la glose latine, puis entre les traductions vernaculaires, que nous confronterons à leur tour afin de rendre compte des différents stades de composition et des sources utilisées. Les commentaires latins considérés sont ceux qui avaient la plus large diffusion dans les années de composition de la *General estoria* et de l'*Ovide moralisé* et dont l'impact des gloses longues a déjà été démontré⁹. Le plus ancien (vers 1190) est connu sous

7. Dans la *General estoria*, la référence aux corpus étymologiques latins est aussi très habituelle. Les plus utilisés sont les *Étymologies* d'Isidore, les *Derivationes* d'Ugucio de Pisa, le *Grecismus* d'Évrard de Béthune, et les *Interpretationes nominum hebraicorum* de Rémi d'Auxerre, qui servent pour traduire la Bible ou des auteurs classiques. Une étude de la relation entre la glose latine et ce corpus dans le texte castillan est proposée dans notre article, « *Que quiere dezir en el nuestro language de Castilla*. Traducción y comentario lingüístico en el taller de Alfonso X », dans S. DEL REY QUESADA, J. GONZÁLEZ et F. DEL BARRIO éd., *Lenguas en contacto, ayer y hoy: miseria y esplendor de las relaciones entre lingüística y traducción*, Berne, à paraître.

8. Voici la liste de mythes des livres III et IV traduits dans la *General estoria* : Cadmos, Actéon, Sémélé, Tirésias, Narcisse et Écho, Penthée (III, v. 1-731, dans *Ge* II, 1, p. 92-95, 201-252, 263-268), les filles de Minyas, Pyrame et Thisbé, Mars et Vénus, Apollon et Leucothoé, Clytie, Salmacis et Hermaphrodite, Ino et Athamas (IV, v. 1-603, dans *Ge* II, 1, p. 270-328).

9. Voir les éditions et l'étude des *Allegoriae* et des *Integumenta* de F. GHISALBERTI, *Arnolfo d'Orléans. Un cultore di Ovidio nel secolo XII*, Milan, 1932, p. 201-202, et G. DI GARLANDIA, « *Integumenta Ovidii* » : *poemetto inedito del secolo XIII*, Messine/Milan, 1933 ; J. ENGELS,

le nom *Allegoriae* d'Arnoul d'Orléans. Il est suivi par Jean de Garlande et ses *Integumenta* (vers 1200), œuvre citée dans la *General estoria*, puis du commentaire appelé *Vulgate*, qui est un commentaire anonyme et très complet des *Métamorphoses*, daté des environs de 1250¹⁰. Enfin, nous compléterons le corpus avec le manuscrit Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 1479, écrit à la fin du XIII^e siècle, qui transmet de nombreuses gloses en plus du texte des *Métamorphoses* et qui représente un type de manuscrit qui pouvait bien ressembler à celui qu'ont utilisé les traducteurs romans¹¹.

Les explications mythographiques : entre définition linguistique et commentaire allégorique

Un type de glose latine très habituel est celui qui explique un nom mythologique assurément inconnu des lecteurs médiévaux. Nous en trouvons un exemple dans le vers 406 du livre III des *Métamorphoses*, au début du mythe de Narcisse. Ovide mentionne *Rhamnusia*, une référence métonymique à Némésis, déesse de la vengeance et de la fortune dont le temple s'appelle Ramnus. Le malheur de Narcisse est en effet dû à la décision de Némésis qui le condamne à un amour impossible. Arnoul d'Orléans, dans la glose, éclaire le rapport entre le nom et le temple de Ramnus. Les deux textes romans semblent inclure ce point, bien que leur traitement soit différent :

Études..., p. 3-22 ; P. DEMATS, *Fabula : trois études de mythographie antique et médiévale*, Genève, 1973 ; I. SALVO GARCÍA, « L'Ovide connu... » et « Les sources de l'Ovide moralisé, I : types et traitement », à paraître dans *Le Moyen Âge*.

10. Les *Allegoriae* et les *Integumenta* ont été édités par F. GHISALBERTI (cf. n. 9). Le livre I du commentaire *Vulgate* et une partie des gloses au mythe d'Orphée ont été édités par F. T. COULSON, *A Study of the « Vulgate » Commentary on Ovid's Metamorphoses and a Critical Edition of the Glosses to Book One*, Toronto, 1982, thèse de doctorat inédite ; Id., *The « Vulgate » commentary on Ovid's Metamorphoses : The creation myth and the story of Orpheus*, Toronto, 1991. En 2015, F. T. COULSON a publié une traduction du commentaire au livre I en anglais : *The « Vulgate » Commentary on Ovid's Metamorphoses : Book 1*, Kalamazoo, 2015.

11. Voir les travaux cités n. 9.

Ovide : Adsensit precibus Rhamnusia iustis (*Mét.* III, v. 406)^a.

Glose : Ramnusia fortuna a Ramnusio opido ubi colitur (*Glosulae*, Arnoul, p. 171)^b.

General estoria : E fecha esta oración cuenta el autor que la oyó la Ventura (aun llama ell autor a la Ventura en el latín en aquel logar *Ramnusa*, e dize el esponedor que llamó el autor este nombre *Ramnusa* a la Ventura del nombre d'un castiello a que dizién *Ramnusio* ó avié el mayor tiemplo essa *Aventura*, [...] e llamáronla sos gentiles deessa de los avvenimientos) (II, I, p. 231)^c.

Ovide moralisé : Pria Dieu qu'entre tel fortune / Li donnast d'amours esprouver, / Et qu'il peüst aucun trouver... (III, v. 1534-1563).

- a. « La déesse de Rhamnonte exauça cette juste prière ». Nous utilisons l'édition latine des *Métamorphoses* de R. J. Tarrant (*P. Ovidi Nasonis Metamorphoses*, Oxford, 2004) et pour la traduction en français, celle de G. Lafaye (OVIDE, *Les Métamorphoses*, Paris, [1925] 2002).
- b. Nous citons les *glosulae*, gloses brèves qui accompagnent les *Allegoriae* d'Arnoul à partir de l'édition des livres I à II de F. GHISALBERTI (*Arnolfo d'Orléans...*, p. 181-189). Il existe deux autres éditions partielles des *glosulae* : une des v. 1-150 du livre I par F. T. COULSON, et K. NAWOTKA, « The rediscovery of Arnulf of Orléans glosses to Ovid's creation myth », *Classica et Mediaevalia*, 44 (1993), p. 267-299, et une des livres III, VII, VIII et XI, par D. GURA dans sa thèse de doctorat inédite : *A Critical Edition and Study of Arnulf of Orléans' Philological Commentary to Ovid's Metamorphoses*, The Ohio State University, 2010.
- c. Ici comme pour tous les exemples suivants, dans les citations d'Ovide, la glose et les traductions, c'est nous qui soulignons.

Dans la *General estoria*, l'ajout est explicité : les traducteurs précisent que l'auteur, Ovide, parle de Ventura, qu'il appelle Ramnusa à cause du temple ou *castiello*, « château », qui était son plus grand bien. Pour les *gentiles*, les païens, Ventura est « la déesse de los avvenimientos », des événements futurs. Comme ils le disent, cette information leur vient de l'*Esponedor*, c'est-à-dire du glossateur ou commentateur. Ainsi, ils résolvent la métonymie grâce à la glose latine. L'auteur de l'*Ovide moralisé*, lui, procède différemment des alphonstins et n'explicite pas l'usage d'une glose bien qu'il la connaisse et l'utilise probablement. En effet, non seulement il remplace le nom de *Ramnusia* par la déesse qui lui correspond, Ventura ou Fortune, mais il christianise de plus celle-ci, puisque dans le poème français c'est *Dieus* qui endosse la charge de condamner Narcisse : « Pria Dieu qu'entre tel fortune / Li donnast d'amours esprouver, / Et qu'il peüst aucun trouver ». La glose latine se retrouve ici, indirectement, en *Dieu* et *fortune*.

Une des techniques les plus fréquemment employées pour la définition lexicale est l'étymologie, que les glossateurs latins utilisent aussi pour expliquer la forme et le sens des noms propres des dieux. Les définitions que nous lisons dans la glose médiévale ne sont pas toujours fidèles au sens véritable des noms. Au contraire, le plus souvent elles créent de nouvelles étymologies qui cherchent une connexion linguistique entre les noms et l'interprétation du mythe par les commentaires évhéméristes ou allégoriques. L'explication du mythe de Penthée fournit un exemple (*Mét.* III, v. 511-733). Penthée est

interprété comme un homme religieux qui rejette l'idolâtrie représentée par Bacchus, dieu assimilé à son tour à la consommation excessive de vin. Penthée représente donc le comportement louable de celui qui ne succombe pas aux vices ni aux croyances vaines. Les étymologies que propose la glose pour le nom de *Penthée* l'explicitent ainsi : *Pen* provient de *pan*, « tout », et *theos* est « dieu », de sorte que *Pentheus* est en castillan « todo en dios » (tout en Dieu) et en français « Home plain de religion » (et aussi « En cui tout la Dieu grace habonde »). L'interprétation et l'étymologie se trouvent toutes deux dans les *Allegoriae* (« totus in Deus ») et c'est probablement de là qu'elles ont été copiées dans le commentaire du ms. Vat. lat. 1479 :

Glose : Pentheus re vera religiosus fuit et contemptor Bachi id est ebrietatis. Unde sacrificantes Bacho id est potationi vacantes a potatione abstrahebat. Quos ex ipsius nomine potest perpendi : *Pentheus enim interpretatur totus in deo.*

Allegoriae III, 7-8, p. 209

Cf. Vat. lat. 1479, f. 77r : *Allegoria talis est : per Pentheum intelligimus hominem iustum et religiosum [...] et dicitur a pan, quod est totum, et theos, quod est deus, quasi totus contemplativus in deo et in divinis.*

General estoria : Sobr'esto departe el fraire^a que por Penteo se entiende omne religioso e que se guarda de la sobejanía del vino, e aun por bondad de sí con los que él puede faze ques guarden d'ella, e departe que este so nombre Penteo lo muestra, ca departe él e diz que *pan* en griego tanto diz en el language de Castiella como *todo*, e *theos* como *dios*, onde Penteo diz el fraire que tanto quier dezir como *todo en dios* (II, 1, p. 268).

Ovide moralisé : Pentheüs puet signifier / *Home plain de religion*, / [...] *En cui tout la Dieu grace habonde*, / Qu'il despit les delis dou monde, / Qui un seul Dieu sert et honore, / Et les ydoles deshonoré (III, v. 2586-2587, 2591-2594).

- a. Dans la *General estoria*, une partie de la glose des *Métamorphoses* est autorisée par un *fraire*, qualifié de « prédicateur » ou « mineur » (« freires predigadores e los menores », *Ge* I, 1, p. 316). Cette référence a soulevé la question d'un rapport possible entre l'œuvre castillane et l'*Ovide moralisé*, peut-être composé par un frère. Voir les arguments de J. ENGELS dans « Le *frayre* de la *General estoria*... », p. 3-22, et A. G. SOLALINDE dans « La fecha... ». Si les rapports directs n'ont pas été prouvés, le partage de nombreuses sources communes est établi, pas seulement celles relatives à Ovide.

Bien que les deux textes romans héritent de la même explication, comme on peut l'observer dans les extraits précédents, dans la *General estoria* la définition étymologique est incorporée directement, comme dans l'exemple antérieur de Ramnusia, alors qu'en français elle se dilue dans la traduction. Il y a une autre différence. Dans le texte castillan, deux choses sont mises en avant : le rejet du vin par Penthée, mais aussi l'aide qu'il apporte aux autres pour qu'ils s'éloignent de leur vice (« e aun por bondad de sí con los que él puede faze ques guarden d'ella » = « et par sa bonté envers les autres ils les aide à se garder [de consommer du vin excessivement] ») ; l'*Ovide moralisé* insiste davantage sur le rejet des idoles (« Qui un seul Dieu sert et honore, / Et les ydoles deshonoré »). Une même glose est donc exploitée de façon légèrement différente selon les intentions

des traducteurs, qui cherchent des exemples moraux dans les deux cas, mais s'y ajoute une intention ouvertement religieuse dans l'*Ovide moralisé*. L'étymologie, quant à elle, ne sert pas seulement à appuyer l'allégorie, elle est même créée pour s'y conformer et s'éloigne ainsi du sens véritable de *Pentheus*, qui dérive du grec *Πενθεύς* – deuil, douleur, affliction¹².

Ovide, dans la rédaction des *Métamorphoses*, tient naturellement compte des sens des mots qui constituent le récit mythologique, qu'il s'agisse de noms propres ou communs. En effet, une des techniques qu'il utilise fréquemment consiste à suggérer l'objet, l'animal ou la plante en lequel ou en laquelle le personnage du mythe est transformé sans citer directement son nom. Par endroits, on peut le déduire de la description détaillée ou de l'assimilation du nom latin pour le nouvel objet : c'est par exemple le cas pour la transformation d'Arachné en araignée. Mais ce n'est pas toujours si évident et les glossateurs et traducteurs médiévaux doivent reconstituer l'animal ou le végétal en question. Pour cela, ils disposent des indices laissés par Ovide et de leurs propres connaissances des éléments de la nature et des mots pour les désigner. À cette difficulté que les auteurs peuvent aussi résoudre en faisant appel à leur imagination, s'ajoute le fait que nombre de ces termes n'ont pas été énoncés (ou écrits) en castillan ni en français avant la composition de ces œuvres. Les exemples suivants en témoignent.

Les noms de fleurs et de plantes : déduction et assimilation de l'original

Dans les livres III et IV des *Métamorphoses*, Ovide inclut plusieurs métamorphoses en fleurs et en plantes dont les noms sont difficiles à trouver pour les glossateurs en latin et les traducteurs. Nous trouvons un exemple dans le mythe de Clytie qui, abandonnée par le Soleil, se transforme en une plante après être restée assise neuf jours sur le sol sans manger ni boire (*Mét.* IV, v. 256-270). Ovide se contente de la décrire : la plante a une fleur qui ressemble à une violette au sommet et regarde sans arrêt le soleil. Les traducteurs doivent donc déterminer de quelle plante il s'agit. Ici, la glose leur est d'une grande aide. Celle d'Arnoul précise qu'Ovide parle de l'*Heliotropium* ou du *Solsequium* : « Quod autem dicitur flos ille ad solem verti, illud verum est de quodam flore, unde elitropium dicitur vel solsequim » (*Allegoriae*, IV, p. 210). Comme dans les exemples précédents, la *General estoria* et l'*Ovide moralisé* reçoivent assurément cette même glose, mais la traitent de façon différente. Dans le texte castillan, la glose est traduite littéralement dans le chapitre suivant le mythe *De aquello que se entiende por Clicie* (*De ce que nous comprenons par Clytie*) :

12. Cf. s. v. *Πενθεύς* dans A. BAILLY, *Le Grand Bailly. Dictionnaire grec-français*, Paris, 1935.

D'aquello ál que dize el autor que aquella yerva e aquella flor de Clície que anda siempre de la cabeça contra'l Sol como él va en so cerco dize el esponsor que esto assí es que una yerva á y que siempre trae la cabeça tornada contra'l Sol por oquier que él vaya, e dízenle en el latín *eliotropium* e *solsequium*, e es este nombre *eliotropium* compuesto por dos nombres, de *elios*, que dize el griego por aquello que el castellano dize *sol*, e *trophos* por tornamiento, onde *eliotropium* tanto es como tornamento al sol, fiasco aquella yerva que se torna de la cabeça al sol por ó él anda. E este otro nombre *solsequium* dize esso mismo, e es palabra compuesta d'estas dos partes latinas, *sol* e *sequi*, que quier seer tanto como seguimiento del sol (*General estoria* II, 1, p. 291, 293).

Dans l'*Ovide moralisé* (IV, v. 1477-1484), bien que l'utilisation de la glose ne soit pas signalée, l'explication qu'elle apporte est intégrée : la plante à laquelle Ovide se réfère est la *flor d'amour* ou *flour de sousie* : « Pour le soleil qu'ele aime et sit », c'est-à-dire, *et suit*. En effet, *sousie* dérive du latin *solsequium*. La fleur de souci est une fleur orange dont le centre est rouge, une couleur que mentionne Ovide, elle se ferme la nuit et s'ouvre le jour au soleil. C'est une plante qui fleurit plusieurs mois dans l'année et qui, même si elle est typique des pays méditerranéens, supporte le froid et le gel, comme la Clytie du mythe. L'auteur de l'*Ovide moralisé* s'est donc aidé de la glose d'Arnoul ou d'une autre semblable à celle du manuscrit Vat. lat. 1479, où l'on trouve une rubrique qui éclaircit « De mutatione clicies in solsequium » (f. 81v).

Il est aussi possible que pour assurer son interprétation de la fleur de souci, l'*Ovide moralisé* omette subtilement la référence d'Ovide à la violette dans le vers 268, car celle-ci peut mettre en question l'équivalence avec une fleur comme le souci, qui est uniquement rouge et orange. Observons la traduction du passage en castillan et en français :

Métamorphoses : Membra ferunt haesisse solo ; partemque coloris / luridus exsanguis pallor couertit in herbas, / est in parte rubor, *uiolaque simillimus ora / flos tegit*. illa suum, quamuis radice tenetur, / uertitur ad Solem mutataque seruat amorem (IV, v. 266-270)^a.

General estoria : Aquí diz el autor que se apegaron los miembros a la tierra e que se desfizieron e fizieronse allí cuemo raíces, e que mudó ella e que nació allí una yerva e nacieron luego flores en essa yerva ; e que assí como seyé ella en so acabamiento descolorada ya que assí salió la flor cárdena de la una part e però de la otra part vermeja. *E es tal aquella flor d'aquella yerva que allí nació que semeja mucho a violeta*. [...] Maguer que está de las raíces en tierra como las otras yervas, siempre se torna al Sol por ó él va (II, 1, p. 291).

Ovide moralisé : Ses cors a terre s'aherdí. / La coulour, que pale ot et perse, / Est partie en herbe converse, / Flour devint sanc et roge ensamble. / « Flor d'amour » a non, ce me samble, / Et, tout soit elle enracinee, / Tous jours a sa face tournée / Vers le soleil, quel part qu'il aille / « Flor d'amour » l'apele on, sans faille, / Et « flour de sousie » autresit, / Pour le soleil qu'ele aime et sit (IV, v. 1477-1484).

a. « Ses membres, dit-on, s'attachèrent au sol ; une partie, décolorée et transformée en tiges exsangues, se couvrit d'une pâleur livide ; une autre partie est teinte de rouge : c'est sa tête, qui se cache sous une fleur toute pareille à la violette ; quoique retenue par sa racine, elle se tourne vers son cher Soleil ; même après sa métamorphose, elle lui garde son amour » (trad. cit., v. 1, p. 104-105).

La référence à la violette entraîne en effet une compréhension différente du passage d'Ovide par la glose latine et les traducteurs castillans. Par exemple, bien que le commentaire *Vulgate* contienne la référence au *solsequium* et à l'*heliotropium*, dénomination générique qui désigne toutes les plantes qui suivent le mouvement du soleil, il ajoute l'équivalence avec la *cicoreia*, la chicorée : « Convertitur in *solsequium* quasi *sequens solem* et alio nomine vocatur *eliotropium* ab *elio* quod est *sol* et *tropos* quos es *conversio* quia *convertitur se ad solem*. Quidam dicunt quod flos ille in quem mutata fuit vocatur *cicoreia* » (commentaire *Vulgate*, note aux v. 189-190 des *Integumenta*). Jean de Garlande la mentionne aussi : « Intiba *solsequium* cichorea que sponsaque solis / Friget et ad solis lumina versa riget » (*Integumenta* III, v. 189-190). De fait, la chicorée sauvage s'ouvre au soleil et se ferme la nuit et, de plus, sa tige est couronnée d'une fleur violette. On se pose finalement la question de savoir de quelle fleur parle Ovide.

Les traducteurs castillans ne sont pas très sûrs non plus. À la différence de l'*Ovide moralisé*, dans la *General estoria* nous ne lisons aucun nom roman équivalent à *heliotropium* ou *solsequium*. Les alphonsins font généralement l'effort d'apporter des termes équivalents en castillan, qu'ils introduisent par « dizen en el latín por » ou « dizen en el castellano »¹³ ; cette absence est donc significative. Peut-être perturbés par les mêmes doutes entre *solsequium*, *heliotropium*, voire *chicorée*, les castillans préférèrent ne pas se prononcer. Mais, on peut également supposer que le castillan de la fin de XIII^e siècle¹⁴ ne possédait pas de terme équivalent. La traduction la plus directe d'*heliotropium* ou *solsequium* serait *tornasol* ou *girasol*, « tournesol » en français, mais cela ne correspond pas à la *fleur de souci*, qui en castillan se dit *calendula*, ni à l'autre possibilité qui se dit *achicoria*, la « chicorée ». Effectivement, d'après le CORDE, le corpus diachronique de l'espagnol¹⁵, tous ces mots apparaissent écrits plus tard en castillan : *tornasol* est recensé en 1427, *girasol* en 1535, *calendula* en 1557 dans un

13. Par exemple « e *poetas* dizen en el latín por aquello que dezimos nós en castellano *enfeñidores* e *assacadores* de nuevas razones » (*Ge* I, 2, p. 168-169), et « *sequor*, que dizen los gramátigos latinos por lo que los castellanos dizen *seguir* en el su castellano » (*Ge* II, 1, p. 291-292).

14. Nous élargissons la fourchette de dates jusqu'à la fin du XIII^e, voire le début du XIV^e siècle, car le manuscrit qui transmet cette partie de la *General estoria*, le ms. K (Madrid, Biblioteca nacional de España [BNE], 10237), a été daté de cette période. Seuls deux manuscrits originaux de la *General estoria* produits à la cour d'Alphonse X sont conservés : A, ms. BNE, 816, de la *General estoria* I, et U, ms. Città del Vaticano, BAV, Urb. lat. 539, de la *General estoria* IV.

15. Pour l'analyse des mots castillans nous utilisons le CORDE – Real Academia Española, *Corpus diacrónico del español* [en ligne] <http://www.rae.es> [consulté le 12 septembre 2018], que nous avons contrôlé avec le *Diccionario etimológico* de J. COROMINAS (*Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, [1984] 1980, [1985] 1981) et le *Corpus del Nuevo Diccionario Histórico del Español* [en ligne] <http://www.frl.es/Paginas/Corpusdiccionariohistorico.aspx> [consulté le 12 septembre 2018].

livre de botanique, et *achicoria* pour la fleur seulement en 1580 dans un livre sur les accouchements¹⁶. Pour la référence à la *flor d'amour* de l'*Ovide moralisé*, nous n'avons pas trouvé d'explication plus convaincante que le lien entre son nom, le *souci*, et le chagrin ou le désespoir que ressent Clytie dans le mythe.

On observe un phénomène semblable à celui du mythe de Clytie dans la traduction du mythe de Narcisse (*Mét.* III, v. 339-510). À nouveau, Ovide se limite à décrire la fleur en laquelle le jeune homme se métamorphose, une fleur dont le cœur est de couleur safran entouré de pétales blancs, comme on lit dans les traductions castillane et française :

Métamorphoses : Iamque rogam quassasque faces feretrumque parabant : / nusquam corpus erat ; croceum pro corpore florem / inueniunt foliis medium cingentibus albis (III, v. 509-510)^a.

General estoria : Mas quando fueron ó yoguiera el cuerpo yl vuscaron pora tomarle e quemarle nol fallaron en ningún lugar. E quando escodrinaron por allí ó yoguiera muerto vieron en logar del cuerpo una flor jalde como açafrán con fojas blancas por medio que la cercavan (II, 1, p. 237-238).

Ovide moralisé : Quar ja tant ne le savront querre / Qu'eles truissent le cors sor terre : / Li cors fu ja muez en flour, / Qui tainte est de jaune coulour, / Fors tant que blanches fueilles a / Environ [...] Dou non Narcisus est nommee / la fontaine et bien renomee, / S'a non « fontaine Narcisi ». / La flours, et la vile autresi / Apele on Narci (III, v. 1837-1842, 1847-1851).

- a. « Déjà on préparait le bûcher, les torches qu'on secoue dans les airs et la civière funèbre ; le corps avait disparu ; à la place du corps, on trouve une fleur couleur safran, dont le centre est entouré de blanc pétales » (trad. cit., v. 1, p. 86).

Néanmoins, dans cet exemple, le nom de la fleur est explicité en français : *narcis*, alors qu'il ne l'est pas en castillan. À nouveau, les corpus nous confirment, peut-être, la raison de cette absence : le CORDE ne recense l'usage de *narciso* comme nom commun qu'à partir de 1490. Les commentaires aux *Métamorphoses* consultés ne précisent pas non plus quelle est cette fleur, à part le commentateur du manuscrit Vat. lat. 1479, qui ajoute une note brève au niveau du vers 501 (f. 76v), expliquant que Narcisse « mutatus fuit in poiriolum o poiriolium » (ce n'est pas facile à déchiffrer). Bien que nous n'ayons pas trouvé le terme latin auquel cette glose fait référence, nous croyons que le terme français actuel *porillon*, ou narcisses des prés¹⁷, pourrait en dériver.

16. D'après le CORDE, le mot *çicorea* est documenté en 1380 dans le *Libro de Palladio* de Ferrer Sayol, mais il est réservé à l'endive et désigne la racine qui produit la fleur.

17. Cf. « s. v. *porillon*, Nfr, narcisses des prés » (*Französisches etymologisches Wörterbuch* (FEW) et « s. v. *porion* : Norm. et Guernesey, *porillon*, narcisses, faux narcisses » (DMF, F. GODEFROY, DMF : *Dictionnaire du moyen français*, version 2015 (DMF 2015). ATILF/CNRS/Université de Lorraine [en ligne] <http://www.atilf.fr/dmf> [consulté le 12 septembre 2018].

Parfois, c'est le phénomène inverse qui se produit : nous savons, parce que nous l'avons lu dans d'autres parties de l'œuvre, que les traducteurs connaissent un terme. Néanmoins, ils ne l'utilisent pas à tous les endroits où il serait pertinent dans la traduction. Un tel exemple se trouve dans le mythe de Crocus et Smilax. Ovide ne raconte pas vraiment la fable. Il écrit en deux vers à peine que Crocus et Smilax ont été transformés en deux petites fleurs : « Crocon in paruos uersum cum Smilace flores » (*Mét.* IV, v. 283). Le passage correspond aux récits encadrés successifs des Minyades, Leuconoé et Alcithoé, qui occupent les vers 1 à 388 du livre IV des *Métamorphoses* et qui incluent les mythes de Pyrame et Thisbé, du Soleil, de Mars et Vénus, de Leucothoé et de Clytie et d'Hermaphrodite. Là, c'est Alcithoé qui ne veut pas raconter (« taceo », « je me tais », v. 276), bien qu'elle les évoque, les récits de Daphnis, Sithon, Celmis, Curètes, et Crocus et Smilax. Évidemment, avec de brèves mentions de ces fables, Ovide cherche à provoquer l'intérêt du lecteur, qui complètera sans doute le texte par curiosité et alimentera son récit par de nouvelles métamorphoses. Les commentateurs latins, dont l'objectif est d'éclaircir et de compléter le texte ovidien, réagissent naturellement à cette provocation et offrent pour les allusions des *Métamorphoses* les bases des récits, comme nous pouvons le lire chez Arnoul (*Alleg.* IV, 8-12) et dans les marges du manuscrit Vat. lat. 1479 (f. 82v). Les traducteurs romans qui s'appuient continuellement sur la glose mettent dans leurs versions les résumés de leurs sources. L'auteur de l'*Ovide moralisé* (IV, v. 1956-1996) comme les alphonsons (*Ge* II, 1, p. 303-307) insèrent brièvement les cinq contes, même s'ils le font de manière différente. L'auteur français ajoute les nouveaux contenus dans la traduction des vers latins 270 à 284, où Ovide les évoque. Les Castellans, eux, traduisent littéralement ces mêmes vers d'Ovide pour inclure plus loin cinq chapitres indépendants (Jueces 94-98) qui résument la fable et l'interprétation, en se fondant principalement sur la glose d'Arnoul.

Malgré ces procédés de composition différents, nous observons de nouveau, dans ce mythe de Crocus et Smilax, que les traducteurs disposaient de gloses semblables. Par exemple, les deux œuvres expliquent les raisons de la métamorphose en fleur : les deux jeunes étaient aussi beaux et purs que des fleurs. Il est aussi significatif qu'aucune des deux œuvres ne cite le nom des fleurs en lesquelles les personnages sont transformés : Crocus en safran et Smilax en une fleur de la famille de la salsepareille. Ovide joue à nouveau avec les mots puisque *Crocus* et *Smilax* sont les dénominations grecques de ces fleurs. Cependant, les traducteurs ne parviennent pas à déduire les équivalents vernaculaires, alors qu'il est attesté qu'ils les connaissaient. En effet, le mot *safran* se trouve dans le mythe de Narcisse, dans la *General estoria* (cf. *supra* : « una flor jalde como açafrán »), comme dans l'*Ovide moralisé* (IV, v. 2404, *saffran*). Assurément, Arnoul n'est pas d'une grande aide ici puisqu'il ne précise pas non plus de quelle fleur il s'agit. Pourtant, elle figure bien dans

la marge du manuscrit Vat. lat. 1479, qui l'ajoute en français : « qui gallice dicuntur *saffren*¹⁸ ». Le tableau suivant précise toutes ces différences :

Ovide : Crocon in paruos uersum cum Smilace flores / praetereo (*Mét.* IV, v. 283-284)^a.

Glose : Crocus et Smilacis pueri fuerunt quorum pulchritudo cito emarcuit, unde fingitur mutati in flores (*Allegoriae* IV, 12, p. 210).

Glose : Croco et Milax fuerunt duo iuvenes filii regis, qui, pulchritudine sua elati, deis se pretulerunt, unde mutati fuerunt in flores, qui gallice dicuntur *saffren* (Vat. lat. 1479, f. 82v).

General estoria : Croto et Salmacis, tornados en flores chicas (II, 1, p. 296).

D'estos dos, esto es de Croco e de Salmacis, departe otrossí el fraire e diz que quando eran niños que fueron muy fermosos [...]. E maguer que eran de alta sangre e de grant guisa fincaron en aquello e en ello acabaron su vida. E porque otro prez de bien nin levaron d'este mundo nil dexaron aquí de sí, fablaron d'ellos los sus autores de los gentiles que fueron mudados en flores (II, 1, p. 306).

Ovide moralisé : Crocus et Milax ensement / Furent muez en deus floretes, / Bien odorants et souavetes. / Enfant furent plain de bonté, / Net et de pure volenté [...] Et bien renomé, dont la fable / Faint qu'il fussent devenu flors (IV, v. 1987-1992, 1995-1996).

a. « Crocus et Smilax, changés en petites fleurs, je vous passe sous silence » (trad. cit., p. 105).

La comparaison des passages latins et romans montre clairement que les traducteurs connaissaient quelques types d'explications pour compléter Ovide avec le court résumé de la fable et des raisons entraînant la métamorphose en fleur – leur beauté, leur pureté et leur bonté : « que fueron muy fermosos » (« qui étaient très beaux ») et « Enfant furent plain de bonté, / Net et de pure volenté ». En outre, il faut ajouter d'autres références absentes chez Ovide, telle que la note de la *General estoria* stipulant que les jeunes gens sont de « alta sangre e de grant guisa », probablement liée à « Duo iuvenes filii regis » dans le ms. Vat. lat. 1479 ou, dans l'*Ovide moralisé*, celle qui précise que les petites fleurs (« floretes ») étaient « bien odorants et souavetes », qualités qui définissent le safran. Ces ajouts montrent à nouveau que les gloses utilisées dans les ateliers castillan et français étaient proches (mais pas exactement les mêmes, comme en témoignent les exemples). La correspondance entre les textes est peut-être ici l'absence inhabituelle de toute explication, alors qu'il y en a par exemple une dans le manuscrit Vat. lat. 1479. La brièveté d'Ovide n'aide pas non plus à déduire la fleur en question, de même que l'absence de lien entre l'étymon et le terme vernaculaire : *croco* n'a rien à voir avec les termes romans *azafrán/saffran* qui proviennent de l'arabe classique *za'farān*.

18. On trouve de telles gloses vernaculaires dans d'autres passages du commentaire du ms. Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 1479. Par exemple, dans le livre I, on lit dans de brèves notes interlinéaires : « musco sscr mouse gall » (f. 57v), « noverce sscr marrastres gall » (f. 55r), « obtusum sscr reboc gall » (f. 58v.). Les gloses vernaculaires sont également présentes dans le commentaire *Vulgate*, par exemple : « *Muscus* est situs vel lanugo proveniens ex humore in locis humidis. Gallice *mousse* » (*Vulgate*, éd. F. T. COULSON, p. 239).

Les noms des animaux : identification, méconnaissance et imagination

Nous allons constater que la traduction de noms d'animaux suit les mêmes lignes que celle des fleurs et des plantes. Les auteurs médiévaux basculent aussi entre l'identification claire, comme cela s'est produit pour le narcisse et la fleur de souci en français et l'absence d'un équivalent roman exact, comme *narciso* et *tornasol* en castillan. Un exemple d'identification directe, sans hésitation et commun aux deux œuvres, se trouve dans la métamorphose des Minyades en chauves-souris (*Mét.* IV, v. 405-415). Comme dans les exemples précédents, Ovide joue aux devinettes avec le lecteur (ainsi qu'avec le glossateur et le traducteur, quelques siècles plus tard), et construit sa définition à partir de l'étymologie. Le poète décrit des animaux qui volent, émettent des cris semblables à des faibles plaintes, fréquentent les maisons mais pas la campagne, évitent la lumière, se déplacent la nuit et au crépuscule, « *vespere* », dont ils ont pris le nom. Les glossateurs latins comprennent de quel animal il s'agit ; ils le définissent comme un oiseau (« *vespertiliones* ») et l'explicitent dans leurs commentaires : Arnoul (« Sed in vespertiliones pocius quam in alias aves mutatae sunt », *Allegoriae*, IV, 14) ; Jean de Garlande (« De illis que vertuntur in vespertiliones », *Integumenta*, IV, v. 191-192), et le commentateur du manuscrit Vat. lat. 1479 (« Quomodo Mineides mutatae fuerunt in vespertiliones », f. 83v, glose au v. 389). Les traducteurs romans, eux, identifient aussi l'animal : ces oiseaux sont les *morciegalos* en castillan (équivalent du terme moderne *murciélagos*) et les *chauves soris* en français :

General estoria : E aquel tiempo dont los sabios dieron nombre a estas aves dizen en el latín *vesper* o *vespera*, e d'aquí las llamaron *vespertiliones*, que quiere dezir *aves de la viéspera*, e éstos son los *morciegalos* (II, 1, p. 309).

Ovide moralisé : De plain jour se suelent repondre, / Si ne volent s'au vespre non / Et de nuit. Dou *vespre* ont trait non : *Vespartilles* sont apelees, / Soris petites et pelees, / Que li commons us de parler / Seult *chauves soris* apeler (IV, v. 2441-2447).

Tant en castillan (« *vesper* o *vespera*, e d'aquí las llamaron *vespertiliones* o *aves de la viéspera* ») qu'en français (« Dou *vespre* ont trait non »), l'étymologie est explicitée. Mais à la différence des traducteurs de la *General estoria*, qui proposent un seul équivalent roman (« e éstos son los *morciegalos* »), l'auteur français propose deux termes : l'un dérivé du latin *vesper*, « *vespartilles* », et l'autre, vernaculaire, « que li commons us de parler seult *chauves soris* », conservé en français actuel. Selon les dictionnaires consultés, l'occurrence de *vespartille* dans l'*Ovide moralisé* serait la première attestée : le TLF cite ce passage du poème comme attestation de *vespartilles* et le FEW date *vespertilles* de 1350. L'absence de références ultérieures semble montrer que *chauves-souris* s'établit plus tôt, ce que confirme le TLF qui date sa première attestation en 1180, dans les *Fables de Marie de France* (23, 9).

Le français a néanmoins conservé un terme dérivé de *vespertilio* : *pipistrelle*, qui dérive de l'italien *pipistrello* (chauve-souris), pour désigner un genre de chauves-souris de petite taille. Le mot italien, attesté pour la première fois chez Boccace, dérive, lui, de *vipistrello*, qui est bien lié à *vesper*, et dont la première attestation se trouve chez Dante (cf. TLF s.v.). Il est donc possible que l'auteur de l'*Ovide moralisé* soit ici en train de distinguer deux espèces de chiroptères, les *vespertilion*es, *vespartilles* ou *vespertilles* en moyen français, une espèce de moindre taille (« soris petites et pelees ») dont le nom a persisté en français moderne sous la forme *pipistrelle*, et une espèce plus courante, dénommée par le nom plus utilisé de *chauve-souris*. Le fait que *vespartilles* renvoie à la racine latine peut aussi indiquer pour l'auteur français une marque de registre sociolinguistique « cultivé », et peut-être « li communs us de parler » renvoie-t-il au vocabulaire de tous les jours. Quoi qu'il en soit, le passage est d'un grand intérêt, surtout parce qu'il contient un terme que les dictionnaires de français médiéval et moderne que nous avons consultés relient de façon presque exclusive à l'*Ovide moralisé*, si bien que nous sommes probablement devant une des rares attestations écrites.

Comme cela se produit avec les noms de fleurs, les traducteurs peuvent hésiter à apporter un équivalent roman de l'animal en question. Parfois, ils proposent un terme disparu en français et en castillan modernes. La traduction du latin *phoca*, phoque, fournit un exemple. Dans le récit du déluge au livre I, Ovide parle des phoques qui remplacent les chèvres dans la campagne à cause de l'inondation. Mais l'auteur de l'*Ovide moralisé* remplace le mot latin *phocae* par *baleines* :

Ovide : Et, modo qua graciles gramen carpsere capellae, / nunc ibi deformes ponunt sua corpora <i>phocae</i> (<i>Mét.</i> I, v. 299- 300)^a.	<i>Ovide moralisé</i> : [...] la <i>baline</i> / Puet orendroit avoir son estre / La ou les brebis suelent pestre (I, v. 1920-1922).

- a. « Là où récemment les chèvres élancées ont brouté le gazon, des phoques posent leurs corps informes » (trad. cit., v. 1, p. 17).

En consultant la glose, nous observons en effet que ses auteurs ne semblent pas connaître le terme non plus, puisqu'ils estiment nécessaire d'expliquer que les *phocae* sont des *pisces*, des poissons, comme on lit dans une glose interlinéaire du manuscrit Vat. lat. 1479. Dans la marge du même folio 56 verso, une glose à *deformes* précise : « *Deformes* dicuntur Phoce quia sunt pisces excedentes mensuram vel dicuntur phoce turpia monstra marina » (« les phoques sont des poissons d'une mesure extraordinaire dont on dit aussi qu'ils sont d'horribles monstres marins »). Cette description, fort indéterminée, que l'auteur de l'*Ovide moralisé* trouve peut-être dans ses sources, peut avoir été l'origine de la référence erronée à la baleine, qu'il n'est pas difficile de prendre pour un poisson énorme, laid ou difforme, et qui ressemble à un monstre marin.

Dans la *General estoria*, le mot *phoca* ne semble pas reconnu non plus. Le passage ne se trouve pas chez Ovide cette fois, mais dans la traduction du livre IX de l'*Histoire naturelle* de Pline, que les alphonsins compilent pour expliquer en détail la nature des dauphins. Dans la *General estoria*, l'*Histoire naturelle* de Pline est une des œuvres principales quand il faut décrire ou identifier les différentes espèces animales qui figurent dans les sources antiques. Pline est justement pour cela l'auteur le plus sollicité en appui de la traduction des livres III et IV des *Métamorphoses*. Cependant, comme cela arrive avec les traductions d'Ovide, sa réception elle-même provoque de nombreuses réflexions sur un lexique animal et naturel nouveau, que les Castellans ne connaissent pas toujours. Le fragment de Pline est quand même relié aux *Métamorphoses*, car c'est un complément au mythe des Tyrrhéniens, des marins métamorphosés en poissons par Bacchus (*Mét.* IV, v. 591-691). Les alphonsins traduisent les chapitres 7, 8 et 16 du livre IX de l'*Histoire naturelle* en neuf rubriques (Jueces 54 à 63), après la traduction complète du mythe. D'après Pline (*HN*, livre IX, chap. 7), les phoques sont, avec les dauphins, un autre exemple d'animaux aquatiques qui n'ont pas de branchies (« *granças* »), mais qui respirent (« *ensaneldan* ») au contraire dans l'air :

Cuenta otrossí Plinio en esse seteno capítulo del noveno libro de la Natural estoria que las ballenas e los delfines que non an granças, mas però que ensaneldan [...]. Los *bueyes peces* a que dizen *phocas* en el latín ensaneldan e duermen en tierra, e otrossí los galápagos marinos (*General estoria*, II, 1, p. 262).

Dans cet exemple, les alphonsins appellent les phoques *bueyes peces*, ce qui correspond à l'expression *veaux marins* en français du xvi^e siècle¹⁹. Ainsi, *phoca* semble inconnu des Castellans. En effet, d'après le CORDE, le terme castillan moderne *foca* n'apparaît qu'en 1424. En ce qui concerne le français, le mot *phoques* n'apparaît pas avant la deuxième moitié du xvi^e siècle. Par exemple, le FEW donne la première attestation en 1532 et le dictionnaire de Godefroy en 1549.

La traduction de ce mythe des Tyrrhéniens pose d'autres problèmes pour identifier les animaux dans les deux langues vernaculaires. Ovide, comme à son habitude, ne précise pas en quoi ils se transforment. De plus, il apporte plusieurs détails que les médiévaux, tant les commentateurs latins que les traducteurs romans, interprètent de façons différentes. Ovide raconte qu'un marin commence à noircir et qu'une courbe sort de son dos. Sa bouche s'agrandit énormément, sa peau se transforme en écailles et son nez devient crochu. Un autre marin voit ses mains devenir des nageoires, les jambes d'un troisième se transforment en une queue en forme de faux.

19. S. v., *phoca*, « focque, veau marin » (1532) (FEW).

De quel animal Ovide parle-t-il ? La glose reste obscure. Arnoul d'Orléans et Jean de Garlande ne le précisent pas, ils parlent seulement de *pisces*, de poissons. La glose du manuscrit Vat. lat. 1479 ne donne que « de mutatione nautarum in pisces » (f. 83v). Auparavant, dans les *Narrationes*, un des premiers commentaires des *Métamorphoses* daté du v^e ou du vi^e siècle, Lactance avait écrit : « Tyrrheni in pelago se praecipitavere ac in delphinos et aves se mutavere²⁰. » Lactance évoque donc des dauphins, mais aussi des oiseaux. De fait, les gloses d'Arnoul évoquent la possibilité d'une métamorphose en oiseaux dans une note sur le mot *pinna*, « nageoires », dans le vers 678 : « *pinna* – ne illud est quod superminet in dorso piscis quod dicitur natatoria²¹ ; quidam libri habent *pennas* unde credunt quosdam eorum in aues mutari, quosdam in pisces » (*Glosulae*, III, p. 173). Ce mot pourrait, dit Arnoul, être *pennas* (« plumes ») dans certains livres, c'est-à-dire que c'est une variante dans la transmission des *Métamorphoses*, d'où la possible indétermination entre poissons et oiseaux. Les traducteurs romans, qui n'ont visiblement pas cette variante dans leur source latine, n'évoquent pas de confusion : pour eux, les Tyrrhéniens sont bien transformés en poissons. En revanche, ils divergent à propos de leur nature. On peut imaginer que ce doute est dû à l'absence d'éclaircissements dans les gloses latines qui, ici, ne sont pas d'une grande aide. Cela dit, les deux textes semblent connaître une note dérivée de celle de Lactance car ils parlent bien de dauphins. Pour les Castellans cette identification est claire : « E estos peces en que los mancebos d'aquella compañía fueron allí tornados diz que son aquellos a que llaman delfines » (*General estoria* II, 1, p. 252). Celle-ci provoque d'ailleurs, comme nous l'avons vu dans l'exemple précédent, la traduction de l'*Histoire naturelle* à propos de ces animaux. Dans l'*Ovide moralisé*, le dauphin est aussi un des poissons possibles de la métamorphose, mais l'auteur ajoute aussi l'*esturgeon* et le *saumon* : « De paour sont en mer sailli, / Et tuit y ont fet le plongon. / Li un devindrent esturgon, / Li autre saumon ou dalphin » (III, v. 2438-2441). C'est que, dans ce passage, Ovide semble décrire des espèces différentes. Les dauphins n'ont ni bec crochu, ni écailles, ni courbe le long du dos, ni queue en forme de faux ; ils ne sont pas non plus si sombres. Cette description correspond plutôt à un esturgeon. L'auteur français est donc ici plus fidèle au texte latin, même s'il abrège énormément le passage d'Ovide dans sa traduction, au contraire du texte castillan qui est plus littéral. Au plan linguistique, le texte français contient des termes comme *dauphin* ou *esturgeon* qui semblent déjà exister à la fin

20. LACTANCE PLACIDE, *Narrationes Fabularum Ovidianarum*, III, fab. 8 (*P. Ovidi Nasonis metamorphoseon libri XV*, éd. H. MAGNUS, Berlin, 1914, p. 625-721, p. 643).

21. La première partie de cette glose est reçue littéralement en castillan : « *pinna*s que dizen en el latín por alas de pez » (*Ge* II, 1, p. 251).

du ^{xiii}^e siècle. En revanche, la mention de *delfin* dans la *General estoria* est la première occurrence répertoriée dans le CORDE²².

Les exemples analysés montrent le dialogue qui se crée entre la source latine, la glose médiévale et les traducteurs romans qui doivent assimiler des noms latins proposés ou suggérés par Ovide. Il arrive fréquemment que les traducteurs hésitent sur le terme à choisir, pas seulement pour des questions linguistiques, mais aussi parce qu'Ovide laisse intentionnellement de l'indétermination dans ses descriptions, ce qui rend difficile l'identification d'une espèce précise que les médiévaux reconnaîtraient et sauraient nommer. C'est précisément pour cela que la glose latine qui accompagne les *Métamorphoses* est très précieuse, de même que les textes portant sur l'histoire naturelle tels que ceux de Pline pour la *General estoria*. Bien que les alphonsins ne trouvent pas toujours la solution exacte, la référence à Pline fonctionne comme justification du choix d'un animal contre un autre. La glose latine apporte, quant à elle, des compléments spécifiques au texte d'Ovide et a, par conséquent, une influence visible dans les traductions romanes, tout particulièrement pour le choix d'un terme précis. Du fait que le phénomène est commun aux textes castillan et français pour des ajouts qui ne figurent pas dans la source, tout conduit à penser qu'ils proviennent d'une glose partagée. La présence ou l'absence d'un mot montre, à son tour, différentes étapes d'évolution du castillan et du français médiévaux. Peut-être ici la plus grande différence est-elle que le castillan n'a pas servi depuis aussi longtemps que la langue d'oïl à écrire de la fiction (ou bien les manuscrits qui l'attestent n'ont pas été conservés), en particulier dans des textes qui traitent de sujets liés au monde animal ou végétal comme ceux d'Ovide ou Pline.

Ces exemples montrent également que le traitement de la glose latine par les traducteurs castillans et par celui de l'auteur de l'*Ovide moralisé* n'est pas toujours similaire. Les alphonsins explicitent plus souvent les étymologies éventuellement présentes et la réception de la glose avec des termes comme « el esponedor » ou « el freire ». Dans l'*Ovide moralisé*, le commentaire, s'il est bien reçu, n'est pas toujours explicité²³, de sorte que l'attention de l'auteur français ne se concentre pas vraiment sur la source traduite mais plutôt sur sa propre version. L'auteur de l'*Ovide moralisé* cherche bien à réinterpréter les vers latins dans son paradigme, à l'aide

22. Avant *delfin*, la forme *dalfin* est attestée, une seule fois, dans le *Lapidario* d'Alphonse X (vers 1250). La forme *dolfin* est attestée dans l'*Ochava esphera* (vers 1276, fin du ^{xiii}^e siècle), une œuvre d'astronomie produite aussi dans l'atelier du roi Sage. Dans l'histoire de l'espagnol, *delfin*, forme conservée actuellement, *dalfin* et *dolfin* se côtoient de manière intermittente.

23. Cf. *Ovide moralisé*, livre I : « la glose dist que » (v. 330), ou « l'Integument » (v. 3126).

de techniques exégétiques propres. Il n'en demeure pas moins que ce trait est moins évident dans la traduction et les commentaires linguistiques des vers latins que dans les interprétations longues, allégoriques et morales, que l'auteur insère à la fin des mythes. Au long de la traduction, tant les castillans que l'auteur français « glosent » leur propre texte, comme nous l'avons observé dans le passage de l'*Ovide moralisé* sur la fleur de souci et les *verspertiliones* et dans celui sur Pline de la *General estoria* par rapport au *bueyes peces*. Ces traducteurs connaissent et manipulent l'*enarratio* des textes en latin et pour eux, il est naturel de la développer en langue romane, probablement parce que c'est une des premières occasions qu'ils ont d'écrire ces contenus en français ou en castillan. Les résultats de la comparaison rendent patente la proximité chronologique et linguistique qui existe entre les glossateurs latins et les traducteurs romans, qui commentent peut-être en même temps et indépendamment les mêmes termes latins. L'insertion des notes en français du glossateur du manuscrit Vat. lat. 1479 confirme cet intérêt des lecteurs romans pour la précision et l'identification lexicales.

Les premières traductions d'Ovide en France et en Espagne sont peu éloignées dans le temps, elles partagent donc un large corpus de sources, mais aussi une même réflexion sur les langues, le latin et la langue vernaculaire. Cependant, en raison des intentions particulières des auteurs et des conditions littéraires et linguistiques spécifiques dans lesquelles ils évoluent, les résultats diffèrent significativement, d'où la richesse et l'intérêt d'une étude comparative des deux textes.

Irene Salvo García - Centre for Medieval Literature, Syddansk Universitet (Danemark)

« Que l'en seult balaine clamer ». Commentaire linguistique et traduction au Moyen Âge (XIII^e-XIV^e siècles, Espagne, France)

Dès la fin du XIII^e siècle apparaissent les premières traductions des *Métamorphoses* d'Ovide en castillan et en français. Ces versions, héritées d'une exégèse commune de provenance française, sont insérées dans des œuvres bien plus longues à caractère historiographique et chrétien : la *General estoria* (1270-1284) d'Alphonse X, qui occupe 6 000 pages dans son édition moderne, et l'*Ovide moralisé* (vers 1320), qui contient plus de 72 000 vers. La réception de la glose interprétative longue n'empêche pas, néanmoins, que les deux traductions soient remarquablement littérales, ce qui permet de comparer assez précisément l'original aux versions vernaculaires. Ainsi, nous observons que la glose latine brève de caractère linguistique, une partie fondamentale des commentaires latins d'Ovide, est également connue des traducteurs. Dans ce travail, nous nous concentrons sur la traduction du lexique relatif à la mythologie et aux noms de plantes, de fleurs et d'animaux si présents dans les *Métamorphoses* d'Ovide et nous étudions à quel point les solutions romanes peuvent être expliquées par la glose conservée ou reliées à elle. Les exemples soulignent les difficultés rencontrées par les traducteurs, non seulement pour comprendre le latin avec précision, mais aussi pour trouver un équivalent en langue romane qui

rende le terme original latin. La comparaison des deux traductions contribue de plus aux histoires littéraires et linguistiques de la langue d'oïl et du castillan entre la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle.

faune, flore, *General estoria*, gloses, lexiques, *Métamorphoses*, Ovide, *Ovide moralisé*, traduction

« Que l'en seult balaine clamer. » Linguistic commentary and translation in the Middle Ages (ca thirteenth to fourteenth centuries, Spain and France)

The first translations of Ovid's *Metamorphoses* in Castilian and in French date from the end of the thirteenth century. These versions, the product of a common exegetic tradition of French origin, are part of a much wider historiographical and Christian body of works: the *General estoria* (1270-1284) of King Alfonso X, the modern edition of which has more than 6,000 pages, and the *Ovide moralisé* (ca 1320), which contains 72,000 verses. Despite having extensive interpretative glosses at their disposal, both translations are remarkably literal, which allows us to compare the original text to the vernacular version quite precisely. Thus, we observe that the translators were also aware of the short Latin gloss, which is of a linguistic character and is a fundamental part of Latin commentaries on Ovid. In this article, we focus on the translation of the lexicon of plants, flowers, and animals, which are mentioned frequently in Ovid's *Metamorphoses*, and we study the extent to which the vernacular solutions can be explained by or linked to the previous commentaries. The examples highlight the difficulties the translators had to contend with, which included not only having to understand Latin precisely, but also finding Romance language equivalents to capture the original Latin term. The comparison between both translations contributes to the literary and linguistic histories of Old French and Castilian between the end of the thirteenth century and the beginning of the fourteenth century.

fauna, flora, *General estoria*, gloss, lexicons, *Metamorphoses*, Ovid, *Ovide moralisé*, translation